

II.

Le lendemain du jour où commence ce récit, Pierre était assis sur le sable, les mains croisées sur ses genoux. Il songeait sans doute à ses longs voyages (à vingt-quatre ans il avait fait trois fois le tour du monde) ; et son imagination errait sous l'ombre des baobabs énormes ; il écoutait en souvenir le profond murmuré des forêts vierges, il voyait assises sur les chaudes grèves les noires filles de la Calédonie, il entendait le doux parler des femmes d'O Taïti... ou bien il songeait à ses vieux parents, ensevelis au bord de la mer, à l'ombre des grands houx du cimetière de Saint-Thégonnec. Orphelin de bonne heure, il avait grandi dans la souffrance et l'isolement. Il avait beaucoup lu durant les loisirs du bord et savait s'exprimer avec une sorte de distinction.

Il n'avait pas de camarades, parce qu'il était sauvage et n'aimait pas boire.

Les matelots du port le détestaient ; mais nul n'osait le railler de ses instincts solitaires, car il avait la mélancolie et les rages farouches du lion.

N'ayant pu trouver d'embarquement au printemps de 1878, il s'était fait baigneur. Il avait déjà opéré plusieurs sauvetages et le maire l'avait proposé pour la croix. C'était peut-être à cela qu'il songeait en regardant la mer, lorsqu'il fut rappelé à la réalité par un frais éolat de rire.

Il se retourna et vit Mlle de Saint-Bertrand, qui donnait le bras à son père et... peut-être lui racontait l'aventure de la baronne, car elle riait en regardant le baigneur.

Pierre se leva brusquement, courut pieds nus vers les rochers du fort National, atteignit en trois bonds une crête de granit derrière laquelle il disparut ; puis, comme Emmeline quittait la grève, il se coucha sur le roc pour la regarder et suivit longtemps des yeux sa démarche lente et gracieuse.

— Pourquoi lui en voudrais-je ? se dit-il à demi voix ; si elle se moque de moi, elle a raison, j'ai agi comme un maladroit, cela me fera tort, la baronne n'a pas reparu depuis hier.

Les jours suivants, Emmeline revint plusieurs fois à la grève, tantôt avec le colonel, tantôt avec Mme de Saint-Bertrand, souvent avec tous les deux. Chaque fois qu'elle passait près de Pierre, elle le regardait en souriant. Lui aussi la regardait et la trouvait très belle.

Le quatrième jour une pensée subite lui vint : Pourquoi ne suis-je pas son baigneur ?

Puis il songea aux palmiers qu'on voit du large se balancer au bord du Delta que le Nil entoure de ses bras.

III.

La grève de Saint-Malo prend un aspect fort animé à l'heure des bains. Les cabanes des baigneurs s'approchent de la mer et se rangent en longues files ; beaucoup de belles étrangères brodent ou font de la tapisserie, assises sur des pliants ou sur des chaises de louage. D'autres se baignent. Les enfants que les commérages de leurs bonnes délivrent bientôt d'une surveillance mercenaire, courent, jouent au cerceau, construisent des forts de sable que la marée montante bat en brèche et prend d'assaut.

Parfois une musique militaire descend des remparts et s'arrête sur le sable. Les voix de cuivre vont se perdre au loin dans les rochers. Le flux mord la foule et repousse la ligne des cabanes. La clameur des vagues s'enfle et monte aux deux bouts de l'immense grève. La grève, ce terrain neutre que la mer cède à l'homme durant quelques heures, est le rendez-vous des oisifs, le

boulevard des boulevardiers en villégiature, le champ des petites manœuvres provinciales et des charges à fond de train sur les absents.

La famille de Saint-Bertrand y venait à mer basse.

Un jour, Pierre sortait de l'eau ; il fut abordé par le colonel, qui lui dit :

— Il paraît que vous êtes un fier nageur, mon gargon : voulez-vous donner quelques leçons à ma fille ?

Pierre regarda silencieusement M. de Saint-Bertrand ; l'aspect de cette noble figure lui inspira confiance, car il dit d'un ton grave :

— Bien, mon colonel, je suis à vos ordres.

Alors le père d'Emmeline se retourna vers elle et l'appela. Elle voulut commencer le jour même et dit à Pierre avec une raillerie douce :

— Seulement, promettez-moi de ne pas avoir de distractions.

Le marin se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Une heure plus tard, la jeune fille courait à lui, bras nus et pieds nus.

Il l'emporta en courant vers la mer et entra dans l'eau à pas larges.

Il l'emmena un peu loin, nageant d'un bras, la soutenant de l'autre et parfois la forçant de nager presque sans la soutenir. Quand elle se sentait couler, elle serrait le baigneur d'une étroite instinctive, et Pierre était plus favorisé par cette égalité passagère que ne l'avaient jamais été les plus élégants valseurs, qui se disputaient le soir au casino la taille et la main d'Emmeline.

Il faisait ce jour-là une douce et chaude journée, la mer était fiède et traînait mollement sur le sable d'or les longs plis de sa robe bleue.

Au loin, sur l'azur des vagues, se détachaient de petites voiles blanches comme des ailes d'oiseaux de mer. Dans les profondeurs du ciel, quelques légers nuages blancs passaient.

Pierre aurait voulu être perdu avec Emmeline en plein Océan ; la vue de la terre l'importunait ; si près de la grève, il lui était trop facile de sauver sa baigneuse : qu'avait-elle besoin de lui ? Elle savait déjà presque nager, elle agitait gracieusement ses bras et ses genoux flexibles dans la transparence de l'eau. Bientôt pourtant, elle se sentit fatiguée ; il la ramena au bord et vint s'asseoir sur le sable. Il n'avait pas quitté sa place lorsqu'Emmeline sortit de sa cabane, fraîche et radieuse. Elle s'approcha du flot donnant le bras à son père, vit le jeune marin et lui fit un signe de tête amical.

Il devint pâle et n'osa la regarder.

Une heure plus tôt, quand elle était dans ses bras au milieu des belles vagues à crinières d'écume, il ne s'était pas senti troublé ; il était là dans son élément à lui, la baigneuse lui appartenait, il pouvait l'emporter sur son cœur à travers les flots avides de belles proies.

Mais quand il la vit parée pour le monde, au milieu d'une foule de jeunes habitués du casino, qui la saluaient avec une respectueuse admiration, il aperçut entre elle et lui l'abîme social.

IV.

Pierre avait un bateau qui lui servait à promener les familles étrangères. On louait souvent pour une journée sa barque et lui.

C'était une yole peinte en blanc, longue de treize pieds, et grée d'une voile. Emmeline ayant témoigné le désir de la voir,